UNIVERSITATEA DIN BUCUREŞTI
SEMINARUL DE ARHEOLOGIE
„VASILE PÂRVAN"
Nr. inv.: 911
Cota: C I 16 a. 1966

LES PHONÈMES CONSONANTIQUES DU DIALECTE ATTIQUE

PAR

LIANA LUPAŞ

0. La prononciation des sons utilisés par le dialecte attique vers le milieu du Ve siècle avant notre ère a été décrite dans les traités de phonétique grecque. Nous nous proposons d'établir la valeur phonologique de tous les segments consonantiques, afin de pouvoir préciser le nombre des unités distinctives.

1.1. Les occlusives sourdes et sonores, notées par π, β, τ, δ, κ et γ, peuvent être employées dans des contextes identiques. Elles sont donc les allophones d'autant de phonèmes différents. Leur indépendance peut être illustrée à l'aide des paires minimales suivantes [1]:

/p/—/b/: πάθος « épreuve » — βάθος « profondeur »
λείπω « laisser » — λείβω « épancher »
/p/—/t/: ποῖος « quel? » — τοῖος « tel »
ἔπος « parole » — ἔτος « an »
/p/—/k/ παλάμη « main » — καλάμη « chaume »
ὀπτῶ « faire cuire » — ὀκτώ « huit » [2]
/b/—/d/: βόλος « jet » — δόλος « ruse »
ἁβρός « tendre » — ἁδρός « abondant »
/b/—/g/: βοῶ « crier » — γοῶ « gémir »
λαβών, part. ao. de λαμβάνω « prendre » — λαγών « flanc »
/t/—/d/: τόμος « morceau coupé » — δόμος « maison »
ὅτε « quand » — ὅδε « celui-ci »
/t/—/k/ τέρας « prodige » — κέρας « corne »
πότος « action de boire » — πόκος « toison non encore travaillée »
/d/—/g/: δέρων, part. prés. de δέρω « écorcher » — γέρων « vieillard »
ὅδε « celui-ci » — ὅγε « celui-ci »
/k/—/g/: κέρας « corne » — γέρας « marque d'honneur »
ἄκων « javelot » — ἄγων, part. prés. de ἄγω « mener » [3]

[1] Afin de ne pas surcharger inutilement notre exposé, nous ne mentionnerons que les oppositions qui ont pour termes des phonèmes apparentés du point de vue phonétique ou structural.

[2] Les deux formes sont en outre différenciées par l'accent.

[3] On peut relever dans les textes attiques du Ve siècle les traces d'une hésitation entre occlusives sourdes et occlusives sonores (Μηκυπερναῖοι et Μηκυβερνᾶοι dans les inscriptions,

https://biblioteca-digitala.ro

Ces oppositions ne jouent aucun rôle dans la morphologie du dialecte attique.

1.2. L'orthographe attique du Ve siècle n'emploie plus le signe ϙ. La perte de ce signe, sans impliquer nécessairement la disparition de la variante vélaire de /k/, détruit la seule preuve directe de son existence.

1.3. La prononciation des digrammes φθ et χθ a donné lieu à plusieurs interprétations contradictoires. Suivant M. Lejeune, dans ce contexte φ et χ ne représentent pas des sourdes aspirées, mais des sourdes douces [4]. Ces sourdes douces sont les seules occlusives employées devant θ. Elles doivent être considérées comme les réalisations des archiphonèmes /P/ et /K/.

1.4. W. Brandenstein a cru pouvoir refuser toute valeur phonologique aux consonnes épenthétiques *b* et *d* qui apparaissent dans des formes comme ἄμβροτος, μέμβλωκα et ἀνδρός [5]. Mais, s'il est vrai que le dialecte attique ne connaît pas les groupes *mr*, *ml* et *nr*, il n'en est pas moins certain que *b* et *d* ne sont pas les seules occlusives admises dans les contextes *m—l*, *m—r* et *n—r*. Le β de ἄμβροτος s'oppose au π de λαμπρός et au φ de ἔμφρων tout comme le δ de ἀνδρός s'oppose au τ de ἄντρον et au θ de ἄνθρωπος. Les consonnes épenthétiques *b* et *d* sont donc les variantes des phonèmes /b/ et /d/. Le fait qu'elles ne sont pas toujours notées dans les inscriptions archaïques [6] ne nous oblige pas de penser qu'à l'époque classique elles étaient plus brèves que les autres allophones de /b/ et de /d/.

2.1. Nous avons analysé dans une autre étude la valeur phonologique de l'esprit rude et des occlusives aspirées attiques [7]. Nous avons considéré l'esprit rude comme un phonème indépendant, /h/, parce qu'il est commutable et parce qu'il sert à différencier des mots. Mais nous n'avons pas interprété les occlusives aspirées comme des groupes de consonnes, /p/ + /h/, /t/ + /h/ et /k/ + /h/, à cause de leur distribution, qui est parallèle à celle des consonnes simples, et surtout à cause de l'existence des occlusives aspirées géminées, πφ, τθ et κχ (voir, plus loin, § **6.1.**).

2.2. L'esprit rude et les occlusives aspirées peuvent être définis par les oppositions suivantes:

/h/—/p^o/: ὦ, subj. ao. de ἵημι « envoyer » — φῶ, subj. prés. de φημί « dire »
/h/—/t^o/: ὕω « faire pleuvoir » — θύω « offrir un sacrifice »
/h/—/k^o/: αἱρήσω, futur de αἱρέω « saisir » — χαιρήσω, futur de χαίρω « se réjouir»

κωλαγρέτης dans les inscriptions et κωλακρέτης dans quelques manuscrits, etc.). Cf. K. Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*², Berlin, 1888, p. 58, 59, 61. Ces phénomènes se manifestent surtout dans l'orthographe des noms propres non attiques. Ils ne sauraient affecter l'existence des oppositions /p/—/b/, /t/—/d/ et /k/—/g/.

[4] Cf. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque* ², Paris, Klincksieck, 1955, p. 59.

[5] Cf. W. Brandenstein, *Griechische Sprachwissenschaft*, I, Sammlung Göschen 117, Berlin, 1954, p. 85—86.

[6] Cf. M. Lejeune, *Traité* ², p. 133.

[7] Voir la communication que nous avons présentée au Congrès des études classiques à Budapest (1—4 novembre 1965). À paraître dans les *Actes* du Congrès.

https://biblioteca-digitala.ro

/p°/—/p/: φόρος « tribut » — πόρος « passage »
τρέφω « nourrir » — τρέπω « tourner »[8]
/p°/—/b/: φαίνω « faire briller » — βαίνω « marcher »
νεφρός « rein » — νεβρός « faon »
/p°/—/t°/: φῶ, subj. prés. de φημί « dire » — θῶ, subj. ao. de τίθημι « poser »
ἔφη, ind. impf., IIIe pers. du sing. de φημί « dire » — ἔθη, nom.-acc. pl. de ἔθος « coutume »
/p°/—/k°/: φόρτος « fardeau » — χόρτος « enceinte »
λόφος « aigrette » — λόχος « embuscade »
/t°/—/t/: θείνω « frapper » — τείνω « tendre »
σθένω « être fort » — στένω « gémir »
/t°/—/d/: θάπτω « enterrer » — δάπτω « dévorer »
ἔθου, ind. ao. moyen, IIe pers. du sing. de τίθημι — ἔδου, ind. ao. moyen, IIe pers. du sing. de δίδωμι « donner »
/t°/—/k°/: θέω « courir » — χέω « verser »
ἦθος « caractère » — ἦχος « bruit »
/k°/—/k/: χραίνω « toucher, oindre » — κραίνω « achever »
ἄχος « chagrin » — ἄκος « remède »
/k°/—/g/: χεῦμα « courant » — γεῦμα « goût »
ἄχος « chagrin » — ἄγος « souillure »

Aucune des ces oppositions n'est utilisée par la morphologie du dialecte attique.

3.1. Les signes ψ et ξ servent à noter des groupes de consonnes dans le dialecte attique. À l'époque archaïque et même au Ve siècle, ces groupes sont notés par φσ et χσ[9]. Néanmoins leur premier élément ne saurait être un véritable [p°] ou [k°], puisqu'il n'entraîne pas la dissimilation d'une consonne aspirée précédente: le futur de τρέφω est θρέψω, celui de ἔχω, ἕξω, etc. Dans les groupes φσ et χσ, de même que dans le cas de φθ et χθ, discuté plus haut (voir § **1.3.**), φ et χ servent à noter des sourdes douces[10]. Ces sourdes douces sont les seules occlusives tolérées devant σ: elles représentent donc les archiphonèmes /P/ et /K/.

Dans les mots composés avec le préverbe ἐκ, le groupe *k* doux suivi de *s* n'est pas noté par ξ, mais par κσ[11]. Le contraste entre les signes ξ et κσ, même s'il recouvre une différence phonétique, ce qui n'est pas vraisemblable, ne saurait prouver l'existence d'un phonème *k* doux. L'apparition des deux variantes de /k/ devant [s], s'il est vrai qu'elles aient jamais existé dans ce contexte, est déterminée par la joncture morphologique.

3.2. La valeur phonétique du signe ζ est discutée depuis longtemps. Le traitement du groupe νζ et le témoignage presque unanime des grammairiens anciens indiquent une prononciation [sd] ou [zd][12]. Plusieurs considérations d'ordre structural, notam-

[8] Les flottements entre σπ et σφ qu'on remarque dans des mots comme ἀσπάραγος/ἀσφάραγος, σπόνδυλος/σφόνδυλος, etc. (cf. Kühner-Blaß, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*[3], I, Hannover, 1890, p. 154, 265) sont postérieurs au Ve siècle.

[9] Les graphies πσ et κσ sont plus rares, cf. M. Lejeune, *Traité*[2], p. 62.

[10] Cf. M. Lejeune, *ibid.*

[11] Voir, par exemple, ἐκσείω, ἐκστρέφω, ἐκσώζω, etc.

[12] Cf. E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, München, 1939, p. 331 et M. Lejeune, *Traité*[2], p. 94—96.

https://biblioteca-digitala.ro

ment le parallélisme avec les groupes στ, σβ, σγ, et l'absence du groupe *ts suggèrent la même interprétation[13]. On doit en outre remarquer que ζ n'est jamais employé à la finale d'un mot et que la dentale *d* n'est que rarement le premier élément d'un groupe consonantique. En acceptant pour ζ la prononciation [sd] ou [zd], nous devons considérer le second élément de ce groupe comme une variante du phonème /d/. De même, dans les groupes στ et σθ, [t] et [tᶜ] sont les allophones de /t/ et /tᶜ/.

Le dialecte attique emploie les signes σδ, au lieu de ζ, dans quelques mots composés, comme εἰσδέχομαι ou προσδοκῶ et dans la flexion des pronoms ὅδε, τοιόσδε, τοσόσδε, etc. Vraisemblablement cette graphie ne tend qu'à faciliter la reconnaissance des différents morphèmes qui composent ces mots. Elle ne saurait affecter l'interprétation phonologique du son [d] précédé par une sifflante.

4.1. Les nasales *m* et *n* qui peuvent apparaître dans plusieurs contextes identiques (voir, plus bas, § **4.4**) représentent deux phonèmes différents dans le dialecte attique. Les inscriptions du Vᵉ siècle ne conservent plus la graphie μ*h* qui était rare même à l'époque archaïque. En outre, dans le drame classique un μ- ou un ν- ne déterminent jamais l'allongement d'une syllabe ouverte brève précédente. Ces phénomènes prouvent la disparition complète des nasales sourdes initiales [14].

Le contraste entre /m/ et /n/ est neutralisé dans plusieurs contextes. À l'intérieur du mot, l'archiphonème /N/ est représenté par μ devant les occlusives labiales, par ν devant les occlusives dentales [15]. La nasale appuyante n'est pas toujours notée dans les inscriptions attiques, ce qui pourrait prouver sa débilité [16]. À la finale, le représentant de l'archiphonème /N/ est ν. Dans les inscriptions attiques, cette consonne est fréquemment sujette à l'assimilation [17].

4.2. Il nous reste à étudier la valeur phonologique de la nasale vélaire [ŋ], notée par ν dans les inscriptions antérieures au Vᵉ siècle et par γ à partir de l'époque classique. L'existence des groupes [ŋk], [ŋg] et [ŋkᶜ], parallèles à [mp], [mb], [mpᶜ] et à [nt], [nd], [ntᶜ], est certaine dans le dialecte attique. Devant les occlusives [k], [g] et [kᶜ], la nasale vélaire ne s'oppose ni à /m/, ni à /n/: elle représente donc l'archiphonème /N/.

---

[13] Cf. W. Brandenstein, *Phonologische Bemerkungen zum Altgriechischen*, Acta Linguistica, VI (1950), 1, p. 45–46; idem, *Griechische Sprachwissenschaft*, I, p. 94. Voir aussi A. Bartoněk, *Vývoj konsonantického systému v řeckých dialektech*, Prague, 1961, p. 151, 153, 170. Les arguments qui semblent indiquer qu'en attique ζ était prononcé [dz] ont été réunis par W. K. Matthews, dans son étude *The Pronunciation of the Attic Greek ζ in the Sixth and Fifth Century B.C.*, Lingua, IV (1954), p. 63–80. Pour l'interprétation de ζ comme une sifflante forte voir I. Fischer, *Corrélation fortes ~ douces dans les langues méditerranéennes?*, Linguistique balkanique, VI (1963), p. 143. Nous ne connaissons malheureusement pas le travail de P. U. González de la Calle, *Francisco de Vergara y la pronunciación de la ζ griega, Apuntes para una monografía*. Boletín del Instituto Caro y Cuervo, IV (1948), p. 249–320.

[14] Cf. M. Lejeune, *Traité* ², p. 101–102.

[15] Cette règle n'est pas toujours respectée par les inscriptions: dans les mots composés et parfois même dans les mots simples, la nasale qui précède π, β ou φ peut être notée par ν *(e.g.* συνβάλλω, λανβάνω, etc.). La plupart des cas s'expliquent par un compromis entre la graphie phonétique et celle étymologique. Cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, p. 213; K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 87–88. La même graphie a été adoptée dans les textes littéraires pour les formes qui contiennent les particules enclitiques -περ ou -γε: ἤνπερ, τόνγε, etc.

[16] Cf. M. Lejeune, *Traité* ², p. 125–126.

[17] Cf. K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 85–87.

https://biblioteca-digitala.ro

On a parfois soutenu que devant μ ou ν le signe γ ne note pas l'occlusive vélaire [g], mais la nasale [ŋ][18]. Nous n'analyserons pas ici les étapes qui conduisent de γίγνομαι, et γιγνώσκω à γῖνομαι et γῖνώσκω, parce que, dans ces formes, l'amuissement de -γ- est postérieur au Ve siècle. À part ces deux exemples, rien ne prouve qu'un groupe [ŋn] ait jamais existé dans le dialecte attique. En effet, le groupe γν est fréquemment employé à l'initiale du mot, ce qui ne serait pas concevable si sa prononciation était [ŋn][19].

Il est plus malaisé d'établir la prononciation de γμ. On admet généralement que dans des formes comme φθέγμα, ἔφθεγμαι, ἐλήλεγμαι, etc. il y a eu simplification graphique de γγμ à γμ[20]. Par ailleurs, le nom *agma*, donné par Varron à la nasale vélaire, la substitution de la graphie γγ, γκ, γχ à νγ, νκ, νχ et le fait qu'il n'y a pas de mot commençant par * γμ en grec sont interprétés parfois comme les indices d'une prononciation [ŋm] de γμ[21]. Aucun de ces indices ne saurait être regardé comme décisif[22]. En outre, l'existence d'un groupe [ŋm] est peu vraisemblable du point de vue structural. En effet, puisque le groupe **nm* est éliminé, soit par la métathèse (comme dans Ἀγαμέμνων < *Ἀγαμένμων), soit par l'assimilation (comme dans συμμαχία < συνμαχία), l'évolution de [gm] à [ŋm] n'est pas probable. Nous interpréterons donc le groupe γμ comme la succession des phonèmes /g/ et /m/. Ceux qui pensent que la prononciation de γμ était [ŋm] peuvent rattacher [ŋ] soit au phonème /g/, soit à l'archiphonème /N/. La première solution est néanmoins plus commode du point de vue de la morphonologie, parce que les alternances entre γμ et [g] sont très fréquentes. Le fait que [ŋ] suivi d'une occlusive vélaire a été interprété comme le représentant de /N/ ne détermine aucune confusion entre /g/ et /N/ puisque les contextes dans lesquels la nasale vélaire est la variante de /N/ ou celle de /g/ sont différents[23].

4.3. Dans le dialecte attique, le signe ρ sert à noter deux sons différents, quoiqu'apparentés: un *r* sonore et un *r* sourd. À quelques exceptions près, un ρ initial est toujours traité comme une géminée dans le drame classique[24]. Ce phénomène, de même que la graphie *ρh* des inscriptions archaïques ou les transcriptions latines du type *rhetor*, prouve qu'à l'initiale du mot ρ représente toujours un *r* sourd[25]. Le même caractère sourd est assuré pour un *r* précédé par φ, θ ou χ à l'époque impériale[26]. On ne peut pas établir si cette prononciation existait déjà au Ve siècle. Ce qui est certain, c'est que les deux sons *r* ne contrastent jamais dans le dialecte attique. Ils sont donc à considérer comme les variantes d'un même phonème /r/. Ce phonème est représenté par *r* sourd à l'initiale du mot et peut-être aussi à l'intérieur, après une occlusive aspirée, par *r* sonore dans tous les autres contextes.

---

[18] Cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, p. 214—215. L'étude de L. J. D. Richardson, « *Agma* » *a Forgotten Greek Letter*, Hermathena LVIII (1941), p. 57—69, ne nous a pas été accessible.

[19] Voir aussi Ralph C. Ward, *Afterthoughts on* g *as* ŋ *in Latin and Greek*, Language XX (1944), p. 75—77.

[20] Cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, p. 214; M. Lejeune, *Traité*², p. 125.

[21] Cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, p. 214—215; Ralph C. Ward, *op. cit.*, p. 75—77.

[22] Cf. M. Lejeune, *Traité*², p. 67.

[23] Cf. W. Brandenstein, *Griechische Sprachwissenschaft*, p. 82, 88.

[24] Cf. W. Christ, *Metrik der Griechen und Römer*², Leipzig, 1879, p. 15.

[25] Cf. M. Lejeune, *Traité*², p. 101—102.

[26] Voir, par exemple, les transcriptions latines du type *Crhysippus*; cf. aussi F. Blaß, *Über die Aussprache des Griechischen*³, Berlin, 1888, p. 88, n. 331.

https://biblioteca-digitala.ro

À l'époque classique, les textes métriques ne font aucune différence entre un λ initial et un λ intérieur. La liquide *l* sourd, que les inscriptions archaïques notent par λh, n'existe donc plus dans le dialecte attique. Le phonème /l/ est réalisé comme /l/ sonore dans tous les contextes.

4.4. Les phonèmes /m/, /n/, /r/ et /l/ peuvent être définis par les oppositions suivantes:

/m/—/p/: μόνος « seul » — πόνος « peine »
ὕμνος « hymne » — ὕπνος « sommeil »
/m/—/b/: μαίνω « rendre fou » — βαίνω « marcher »
ἥμην, impf. de ἧμαι «être assis» — ἥβην, acc. sing. de ἥβη «jeunesse»[27]
/m/—/pᵉ/: μαίνω « rendre fou » — φαίνω « faire briller »
δέμω « bâtir » — δέφω « amollir par l'attouchement »
/m/—/n/: μάττω « pétrir » — νάττω « bourrer »
τόμος « partie » — τόνος « tension »
/m/—/r/: μαίνω « rendre fou » — ῥαίνω « arroser »
τομός « coupant » — τορός « perçant »
/m/—/l/: μανθάνω « apprendre » — λανθάνω « être caché »
δόμος « maison, palais» — δόλος « ruse »
/n/—/t/: νομός « province » — τομός « coupant »
μῆνις « ressentiment» — μῆτις « sagesse »
/n/—/d/: νόμος « loi » — δόμος « maison, palais »
ἕνη « le dernier jour du mois » — ἕδη, nom.-acc. plur. de ἕδος « résidence »
/n/—/tᵉ/: νέα, fém. de νέος « nouveau » — θέα « contemplation »
λίνον « lin » — λίθος « pierre »[28]
/n/—/r/: νέω « nager » — ῥέω « couler »
σαίνω « flatter, caresser » — σαίρω « balayer »
/n/—/l/: νεώς « temple » — λεώς « peuple »
στόνος « gémissement » — στόλος « voyage »
/r/—/l/: ῥύμη « élan » — λύμη « mauvais traitement »
κόραξ « corbeau » — κόλαξ « flatteur »

Ces oppositions ne sont pas utilisées à des fins morphologiques dans le dialecte attique. Seule l'opposition /m/—/t/, que nous n'avons pas citée, sert à différencier, à l'indicatif du parfait médio-passif, la première personne du singulier (type λέλυμαι) de la troisième (type λέλυται).

5.1. La sifflante sourde [s] s'oppose à tous les autres segments consonantiques du dialecte attique (voir § **5.2.**); elle est donc la réalisation d'un phonème indépendant /s/.

On admet généralement qu'une sifflante qui précède une consonne sonore devient elle-même sonore[29]. À partir du IVᵉ siècle, les graphies du type ἀναβαζμούς

[27] Les hésitations entre /m/ et /b/ qu'on peut relever sur les inscriptions dans l'orthographe de quelques noms propres ou poétiques *(e.g.* Σερμυλιῆς/Σερβυλιῆς, μαρνάμενοι/βαρνάμενοι cf. K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 59—60) n'ont aucun rapport avec la phonologie du dialecte attique.
[28] L'opposition se réalise aux cas obliques.
[29] Cf. M. Lejeune, *Traité*², p. 100.

https://biblioteca-digitala.ro

prouvent que la prononciation du groupe σμ était [zm]. Les exemples qui établissent l'existence des groupes [zb] et [zg] sont plus récents et plus rares. En outre, on a attribué au signe ζ la valeur [zd] (voir, plus haut, § **3.2.**). Aucun de ces faits ne saurait prouver d'une manière indéniable que le dialecte attique du Ve siècle possédait le son [z]. Si la prononciation [zd] est très probable en raison de l'utilisation d'un signe spécial ζ et si l'existence du groupe [zm] noté par ζμ dès 329 av.n.è.[30], paraît ancienne, la sonorisation de σ devant β ou γ ne peut être datée. Mais, quelle que soit la solution de ce problème, le son [z] ne saurait contraster avec [s]: il n'est donc qu'une variante du phonème /s/.

5.2. Le phonème /s/ peut être caractérisé par les oppositions suivantes:

/s/—/t/: σορός « urne » — τορός « perçant »
λέλυσαι, ind. parf. médio-passif, IIe pers. du sing. de λύω « délier » — λέλυται, ind. parf. médio-passif, IIIe pers. du sing.
/s/—/d/: σαίρω « balayer » — δαίρω « écorcher »
ἐρείσω, ind. futur — ἐρείδω, ind. prés. « appuyer fortement »[31]
/s/—/t^e^/: Σύρα, nom propre — θύρα « porte »
πείσω, ind. futur — πείθω, ind. prés., « persuader»
/s/—/h/: σός « le tien » — ὅς « qui »
/s/—/n/: σεύω « pousser » — νεύω « faire un signe de la tête »
τίσω, ind. futur — τίνω, ind. prés. « payer »
λύκος, nom. sing. « loup » — λύκον, acc. sing.
/s/—/r/: σαίνω « flatter, caresser » — ῥαίνω « arroser »
ὅσος « combien grand » — ὅρος « borne »
/s/—/l/: σῆμα « signe » — λῆμα « résolution »
πόσις « époux » — πόλις « cité »

L'opposition /s/—/n/ joue un rôle important dans la déclinaison des thèmes masculins en *o/e* (voir λύκος — λύκον cité plus haut). De plus, elle sert à différencier les adverbes en -ως des formes de génitif pluriel des adjectifs correspondants: καλῶς — καλῶν. Les oppositions /s/—/t/, /s/—/d/, /s/—/t^e^/ et /s/ — /n/ sont utilisées, quoique sans une régularité absolue, dans la flexion des verbes en τ, δ, θ et ν. Elles peuvent différencier, à l'indicatif, le futur du présent et l'aoriste de l'imparfait, au subjonctif, l'aoriste du présent: πείσω, πείσεις,ind. futur — πείθω, πείθεις, ind. prés. (à la voix moyenne πείσομαι, πείσῃ — πείθομαι, πείθῃ); ἔπεισε, ind. aoriste, IIIe pers. du sing. — ἔπειθε, ind. impf., IIIe pers. du sing.; πείσω, πείσῃς, subj. aoriste — πείθω, πείθῃς, subj. prés. (à la voix moyenne πείσωμαι, πείσῃ — πείθωμαι, πείθῃ). En outre, les oppositions /s/—/t/ et /s/—/m/ (que nous n'avons pas citée auparavant) sont utilisées à l'indicatif médio-passif du parfait et du plus-que-parfait: λέλυσαι — λέλυται — λέλυμαι; ἐλέλυσο — ἐλέλυτο.

6.1. À l'époque classique, la catégorie des consonnes géminées est encore vivante dans le dialecte attique. Aux sourdes simples /p/, /t/, /k/ s'opposent les sourdes

[30] Cf. K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 68.

[31] Devant /m/, δ et σ sont parfois en variation libre dans le dialecte attique: on peut employer les formes ὀδμή (Eur., *Hipp.*, 1391) et ὀσμή, Ἄδμητος et Ἄσμητος (sur les inscriptions du VIe siècle). Le plus souvent on préfère le groupe σμ: ἀφρασμόνως, φρασμοσύνη, ἴσμεν, etc. Cf. M. Lejeune, *Traité* [2], p. 66.

https://biblioteca-digitala.ro

géminées /pp/, /tt/, /kk/, employées surtout dans les mots expressifs ou familiers. Grâce aux verbes en -ττω et aux comparatifs en -ττων, /tt/ est le plus fréquent de ces trois phonèmes. Au Ve siècle, les occlusives sonores géminées sont représentées seulement par /gg/, qui apparaît, noté par κγ ou par γγ, à la rencontre du préverbe ἐκ avec un radical commençant par γ- [32]. L'absence des géminées ββ et δδ produit deux cases vides, que la langue tend à remplir [33]. Les aspirées géminées, notées par πφ, τθ et κχ, sont employées presque exclusivement par le vocabulaire enfantin et par les onomatopées.

Les occlusives géminées étant peu fréquentes, il est impossible d'illustrer par des paires minimales toutes les oppositions qui les définissent. Faute de mieux, nous nous sommes contenté d'établir qu'elles peuvent apparaître dans les mêmes contextes que les occlusives simples:

/pp/—/p/: πάππος « grand-père « — νάπος « vallon boisé »
/tt/—/t/: πάττω « répandre » — πατῶ « fouler aux pieds »
/kk/—/k/: ἐκκαλοῦμεν, ind. prés., Ire pers. du pl. de ἐκκαλῶ « appeler dehors » — ἐκαλοῦμεν, ind. impf., Ire pers. du pl. de καλῶ « appeler »
/gg/—/g/: ἐκγιγνόμεθα, ind. prés., Ire pers. du pl. de ἐκγίγνομαι « naître de » — ἐγιγνόμεθα, ind. impf. Ire pers. du pl. de γίγνομαι « naître, se produire »
/ppᶜ/—/pᶜ/: κέπφος « mouette » — νέφος « nuage »
/ttᶜ/—/tᶜ/: τίτθης, gén. sing. de τίτθη « nourrice » — τίθης, ind. prés., IIe pers. du sing. de τίθημι « poser »
/kkᶜ/—/kᶜ/: Βάκχος — ἄχος « chagrin » [34]

6.2. Parmi les géminées, les nasales et les liquides ont la fréquence la plus élevée, leur emploi n'étant pas limité au vocabulaire familier. Les nasales géminées peuvent être précédées par n'importe quelle voyelle, brève ou longue. Au contraire, ρρ et λλ apparaissent surtout après une voyelle brève. Dans les mots composés qui ont pour second élément un radical commençant par ῥ-, ce ρ sourd devient une géminée, [rr] [35]. On peut interpréter cette géminée comme une variante de /r/ dont l'apparition serait conditionnée par la joncture morphologique. Mais, puisqu'il n'y a pas de différence phonétique entre cette géminée et celle qui existe dans des mots simples comme ἔρρω, il est plus commode de rattacher tous les [rr] au phonème /rr/.

Les nasales et les liquides géminées peuvent apparaître dans les mêmes contextes que les consonnes simples correspondantes:

/mm/—/m/: κάθημμαι, ind. parfait de καθάπτω « attacher » — κάθημαι « être assis »
/nn/—/n/: ἐννοοῦμεν, ind. prés., Ire pers. du pl. de ἐννοῶ « comprendre, se représenter » — ἐνοοῦμεν, ind. impf., Ire pers. du pl. de νοῶ « méditer, projeter »

---

[32] Cf. Ralph C. Ward, *op. cit.*, p. 77; E. Schwyzer, *op. cit.*, p. 317.

[33] Voir, par exemple, la forme épigraphique ξυββάλεσθαι. Cf. J. Kuryłowicz, *Contribution à la théorie de la syllabe*, dans *Esquisses linguistiques*, Wrocław-Kraków, 1960, p. 200.

[34] [kkᶜ] et [kᶜ] sont parfois en variation libre: ἰακχή/ἰαχή etc. Puisqu'il y a des mots qui échappent à ces hésitations, on doit considérer [kkᶜ] comme la réalisation du phonème /kkᶜ/.

[35] De plus, dans le drame classique un ρ initial est traité comme une géminée s'il est précédé par une syllabe ouverte (voir § **4.3.**). Néanmoins les textes et les inscriptions marquent quelques hésitations entre ρρ et ρ dans les mots composés.

https://biblioteca-digitala.ro

/rr/—/r/: ἀπορρέω « découler » — ἀπορέω « être sans ressources »
/ll/—/l/: μέλλω « être sur le point de » — μέλω « être un objet de soin »

Associée à un changement de l'accentuation, l'opposition /ll/—/l/ joue un rôle morphologique dans la flexion des verbes en -λλω: elle sert à différencier le présent (type βάλλω) du futur (type βαλῶ).

6.3. L'attique répond par ττ au σσ des autres dialectes. Néanmoins, sous l'influence de la poésie ionienne, les tragiques écrivent toujours σσ. Sur les inscriptions, cette graphie n'apparaît que dans les noms propres non attiques [36]. On ne saurait donc voir dans σσ un phonème de la langue parlée. Dans la tragédie il doit être interprété comme un phonème indépendant puisqu'il s'oppose à σ: λεύσσω « voir » — ἐλεύσομαι, futur de ἔρχομαι « venir ». Mais en substituant σσ à ττ, la langue des tragiques a perdu le phonème /tt/. Le système consonantique comporte donc le même nombre d'unités distinctives dans l'attique parlé et dans la langue de la tragédie.

Dès l'époque archaïque, les inscriptions emploient les signes σσ pour noter un *s* qui précède une occlusive ou un μ [37]. Cette graphie suggère l'intensité particulière de la sifflante suivie de consonne [38].

7. En faisant le point de notre analyse, nous constatons qu'au Ve siècle av.n.è. le dialecte attique emploie 26 phonèmes consonantiques, à savoir /p, b, p^c^, t, d, t^c^, k, g, k^c^, m, n, r, l, s, h, pp, pp^c^, tt, tt^c^, kk, gg, kk^c^, mm, nn, rr, ll/.

[36] Cf. K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 75.
[37] Cf. K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 68—69.
[38] Cf. Luigi Heilman, *Grammatica storica della lingua greca* (Enciclopedia Classica V), Società Editrice Internazionale, 1963, p. 67.

https://biblioteca-digitala.ro